I Often Do Bad Things: Yang Jiechang : Texts and Works, 1982-2016

Sylvie Mokhtari

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/55082>

DOI : 10.4000/critiquedart.55082

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Sylvie Mokhtari, « I Often Do Bad Things: Yang Jiechang : Texts and Works, 1982-2016 », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 15 janvier 2020, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/55082> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.55082>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

I Often Do Bad Things: Yang Jiechang : Texts and Works, 1982-2016

Sylvie Mokhtari

- 1 Yang Jiechang est affilié à la première génération d'artistes chinois en exil depuis 1988. Sa participation à l'exposition, désormais historique, *Les Magiciens de la terre* (1989) demeure un temps fort dans la réception de son travail en Europe. Il suffit de lire ici le récit biographique restitué par sa compagne, Martina Köppel-Yang, pour prendre la mesure du parcours de l'artiste dont les débuts coïncident avec l'ouverture politique de la Chine à la fin des années 1970, puis dans une situation d'apprentissage artistique en totale contradiction avec les théories et les normes esthétiques du réalisme socialiste encore dominantes en Chine en 1982, l'année de son diplôme. La calligraphie *Ask the Sky* (*Tianwen [Demande au ciel]*, 1983), composée de neuf rouleaux, incarne pour Yang le changement d'identité artistique qu'on lui connaît aujourd'hui et l'adoption du pseudonyme « Jiechang » signifiant « qui demande au ciel ». Se référant au poète antique Qu Yuan, Yang Jiechang engage dès lors un long processus de déconstruction de la pensée chinoise et de ses traditions, l'amenant fondamentalement à se demander comment introduire la peinture chinoise dans le contexte de l'art contemporain occidental, plus conceptuel. L'ouvrage restitue la personnalité artistique incandescente de Yang Jiechang : changeante, inventive, subversive, parfois féroce ou violente, contemplative, apparemment paradoxale, chaotique et imprévisible. En ressort le portrait d'un artiste à l'œuvre, qui réajuste sans cesse sa trajectoire en fonction des événements auxquels il participe, la vie et les situations : « Seule compte l'énergie en cause » (p. 335).
- 2 Multimédia, Yang Jiechang pratique aussi bien la peinture, la calligraphie chinoise, le dessin, le collage, l'installation, la sculpture ou le son, selon les projets en cours. Les témoignages des galeristes, des commissaires d'exposition, des critiques d'art et des amis réunis dans ce volume à l'occasion des 60 ans de l'artiste soulignent la dimension politique, existentielle, poétique et spirituelle de son œuvre. Certains textes sont

réédités, comme celui de Jean-François Jaegger, déjà publié en 1990 à l'occasion d'une des premières expositions de l'artiste à la galerie Jeanne Bucher. D'autres abordent l'œuvre de Yang Jiechang sous des angles rétrospectifs, analytiques ou critiques diversifiés et complémentaires. Jean-Hubert Martin raconte par exemple sa rencontre avec l'artiste dans son atelier à l'Académie des Beaux-Arts de Canton en 1987, permettant ainsi de comprendre le choix des premières œuvres de la série *Hundred Layers of Ink*, réalisées selon la technique traditionnelle du lavis à l'encre et exposées aux *Magiciens de la terre*. Alors que le critique d'art Hou Hanru pointe la pratique de la langue comme moyen de résistance face à l'exil et aux tentatives d'assimilation, Chang Tsong-zung aborde de façon polémique la question de l'importance de la langue et de la culture cantonaises. Britta Erickson situe la création pour Yang Jiechang sous l'angle de l'engagement politique, ce qui n'est pas sans faire écho aux propos recueillis par le critique d'art Jérôme Sans dévoilant l'intérêt de Yang Jiechang pour la participation et l'engagement en tant que méthode artistique. De même que Lothar Ledderise commente l'importance de la calligraphie dans l'œuvre de Yang Jiechang, Anthony Yung pointe l'aspect de la participation et de « l'être au monde » avec pour toile de fond la tradition chinoise et le taoïsme. La pensée taoïste invitant à laisser faire le cours des choses, en acceptant le changement et en préférant le « non-agir » (*wuwei*), Yang (alors professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Canton en 1987) avait répondu à Martina Köppel qui lui demandait ce qu'il était en train de faire : « Je fais souvent des erreurs » [*I often do bad things*]. Cette phrase extraite d'une calligraphie donne son titre au livre présent. Elle exprime « le désir de développer sa personnalité en toute liberté » (p. 324) et la reconnaissance d'un travail en cours (sous-entendu imparfait, puisque vivant, au-delà des catégories, des projets préconçus ou idéalisés). De nombreuses autres calligraphies définissent les titres des différents chapitres du livre, qui se succèdent dans un ordre chronologique.

- 3 Plus qu'un livre rétrospectif, cet ouvrage est un portrait de l'artiste en [r]évolution, dans lequel se nichent également les propres autoportraits de Yang Jiechang (voir par exemple le chapitre « Testament », p. 81). L'œuvre bilingue (anglais/cantonais), « ONE DAY I DIE FROM UNNATURAL DEATH, THEN ONE SHOULD FEED ME TO A TIGER AND KEEP ITS EXCREMENTS », y énonce le lien à la vie et la dimension existentielle de sa pratique par Yang Jiechang.